

Zeitschrift: L'Émilie : magazine socio-culturelles
Herausgeber: Association Femmes en Suisse et le Mouvement féministe
Band: [93] (2005)
Heft: 1492

Artikel: Entretien avec les réalisatrices Joo Hyun-Sook (It goes on, the undocumented is documented) et Kim Mi-Re (We are worker or not)
Autor: Mi-Re, Kim / Hyun-Sook, Joo
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-282854>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



It goes on, the undocumented is documented,
Joo Hyun-Sook, Corée du sud, 2004

Entretien avec les réalisatrices JOO Hyun-Sook (*It goes on, the undocumented is documented*) et KIM Mi-Re (*We are worker or not*).

L'Emilie: Comment avez-vous commencé à réaliser des documentaires ?

Kim Mi-Re : En 1998, j'ai décidé d'exercer ma passion et de réaliser des documentaires. J'ai mis de côté ma vie familiale. A cette époque, le documentaire me semblait le meilleur moyen d'exprimer des sujets polémiques.

L'Emilie: Est-ce difficile pour une femme de tourner des documentaires en Corée du Sud ?

Joo Hyun-Sook: Vivre est difficile pour une femme en Corée du sud ! Alors, faire des documentaires n'est pas particulièrement plus dur. C'est peut-être même plus facile pour une femme d'avoir accès à des informations car nous pouvons parler avec des enfants, avec des femmes, avec toute la famille, alors que pour les hommes documentaristes, c'est plus délicat. En tant que réalisatrice, il y a parfois des difficultés: on m'ignore ou on me pousse. Mais cela m'est égal, je continue à filmer !

L'Emilie: Comment avez-vous pénétré le monde ouvrier, traditionnellement très masculin ?

J. H-S : Les ouvriers sont particulièrement importants pour une société et je souhaite faire preuve de solidarité, tout spécialement envers les ouvriers immigrés. J'aimerais que la solidarité se fasse aussi entre ouvriers coréens et ouvriers immigrés, en Corée.

Pour entrer dans ce milieu, au début, il m'a fallu prendre mon courage à deux mains ! Je suis allée dans leurs quartiers et j'ai commencé à parler avec eux. On a beaucoup échangé et ils m'ont fait confiance. Les médias en Corée ont tendance à montrer une vision biaisée des travailleurs immigrés alors ils ont compris qu'il est important que je vienne montrer leur point de vue.

K. M-R : C'est vrai que c'est un monde masculin mais ma priorité était plutôt de leur donner une liberté d'expression sur leurs problèmes, c'est pourquoi ils m'ont très bien accueillie. Mais, je ne suis pas allée travailler sur les chantiers avec eux...

L'Emilie : Dans vos luttes, avez-vous des liens avec le mouvement féministe ?

J. H.S : Avant de faire des documentaires, j'étais directrice dans un syndicat de travailleuses ! Nous avons besoin de femmes indépendantes qui luttent pour les droits des travailleuses. Les syndicats ne font pas attention à leurs besoins spécifiques alors nous avons dû créer notre propre branche.

L'Emilie : Le film *We are workers or not* a obtenu le prix du documentaire au festival de Fribourg en 2004. Quelle est l'importance pour vous de participer à des festivals internationaux comme ici à Genève ?

J. H-S: Mon sujet s'intéresse aux travailleurs immigrés, une thématique liée à la globalisation. L'Europe a un long passé de migrations et c'est pourquoi cela m'intéresse de venir échanger, dialoguer ici aussi.

K K-R: Participer aux festivals étrangers m'apportent force et courage. Mes documentaires sont mieux accueillis par exemple en Suisse qu'en Corée ! Une fois que je suis reconnue à l'étranger, il est plus facile pour moi d'être reconnue en Corée. Et puis, les festivals sont des lieux formidables pour prendre la parole.

L'Emilie : Quel est votre avis sur les festivals de films de femmes ?

J. H-S: Je pense qu'ils sont très utiles. Les festivals pour les femmes sont des lieux où on peut rencontrer d'autres réalisatrices, partager et échanger...

K. K-R: En Corée, il y a bien un festival de films réalisés par les femmes mais il a refusé nos deux documentaires sous prétexte qu'ils ont un point de vue trop masculin ! Mais, je n'ai pas encore eu l'occasion de le promouvoir dans des festivals de femmes à l'étranger.

L'Emilie: Dans vos documentaires sur les ouvriers, vous évoquez le travail de leurs épouses qui deviennent parfois les seuls soutiens de famille pendant les grèves de leurs maris. Pourquoi avoir choisi de ne pas leur donner la parole dans vos films ?

J. H-S: Dans mon film, il y a cette formidable femme népalaise, Radika. Elle est la seule femme parmi une centaine de travailleurs et elle mobilise tous ces hommes ! Nous sommes devenues très proches et je veux maintenant faire un documentaire sur elle. Il y a aussi des travailleuses immigrées. Mais elles sont difficiles à rencontrer, car elles travaillent surtout dans l'industrie du sexe. J'espère maintenant pouvoir faire un travail documentaire sur ces femmes.

K. K-R: Dans mon film, il y a une scène où la famille est réunie et où l'on voit juste le profil d'une femme qui travaille. Si un homme avait tourné un reportage sur le même sujet, il aurait sûrement montré une femme en pleurs criant que son mari ne sait pas gagner de l'argent ! Moi, je voulais plutôt insister sur le fait que l'épouse fait deux ou trois jobs pour soutenir sa famille. C'est vrai que le point de vue change selon que ce soit un homme ou une femme qui filme. C'est pourquoi je trouve très important qu'une femme réalise un documentaire sur un thème traditionnellement masculin. Cela apporte un autre point de vue. *

Propos recueillis à Genève, 27 février 2005.
(traduction de l'anglais : JC/traduction du coréen : Kim Sung-Mi)